

maison de Brunswick, et le jeta avec un geste tragique contre le plancher, à l'exemple de M. Disraeli qui, il y a quelques années, en fit autant d'un ouvrage dont il venait de lire des extraits.—J'ai l'intention, poursuit M. Bradlaugh, de dédier à lord Randolph Churchill, le nouvel acte d'accusation que je prépare.

Ensuite M. Bradlaugh me communiqua son opinion sur la situation actuelle des partis dans le parlement, et il me dit que d'après lui les vieux partis égoïstes whig et tory étaient de fait morts. Le nouveau parti est le parti du progrès, dont la profession de foi est le bonheur de l'humanité. Il ne pense pas que lord Beaconsfield revienne jamais au pouvoir. Le gouvernement actuel se maintiendra peut-être pendant trois ans et celui qui le remplacera sera constitué d'une façon beaucoup plus démocratique. Il ne pense pas que le parlement actuel prenne l'initiative de bien grandes réformes. Dans la lutte prochaine, l'aristocratie et la classe des grands propriétaires se mettront en ligne de bataille contre la moyenne classe et la démocratie.

LE REPORTER.—Que pensez-vous de M. Gladstone et de lord Beaconsfield ?

BRADLAUGH.—J'ai la plus haute opinion de M. Gladstone et je le crois vraiment un grand homme. Il est, sous tous les rapports, supérieur à lord Beaconsfield. Je ne conteste pas le talent de ce dernier, mais il consiste à adapter les doctrines des autres aux circonstances politiques du moment. Comme homme d'Etat, il a peu ou point d'originalité !

J'aurais pu m'informer de l'opinion que professe M. Bradlaugh sur une foule d'autres questions d'intérêt général, si je n'avais craint de prolonger plus longtemps notre conversation et d'abuser ainsi de la courtoisie et de la considération dont il a fait preuve à mon égard, pendant cette longue entrevue.

X.

L'AIR NATIONAL ANGLAIS

GOD SAVE THE KING

Sait-on que l'air national de l'Angleterre est d'origine française ?

Ouvrez les "Mémoires de la marquise de Créquy," vous y apprendrez la vérité vraie sur l'origine du *God save the king*. Toutes les fois que Louis XIV venait visiter la maison de Saint-Cyr, au moment où il entrait dans la chapelle et paraissait à la tribune, "tout le chœur des nobles demoiselles chantait à l'unison une sorte de motet, ou plutôt de cantique national et religieux dont les paroles étaient de la supérieure, Mme de Brinon, et la musique du fameux Lulli."

En voici les paroles :

Grand Dieu, sauvez le Roi !
Grand Dieu, vengez le Roi !
Vive le Roi !
Que toujours glorieux
Louis victorieux,
Voye ses ennemis
Toujours soumis.
Grand Dieu, sauvez le Roi !
Grand Dieu, vengez le Roi !
Vive le Roi !

Mais comment ce chant est-il passé de France en Angleterre ? Le compositeur Haendel, étant venu faire une visite à la supérieure de Saint-Cyr, l'entend exécuter "par toutes ces belles voix de jeunes filles."

Il demanda aussitôt la permission de copier l'air et les paroles ; on la lui accorda, et, de retour en Angleterre, "il en fit hommage, moyennant finance," au roi George Ier de Hanovre, que l'on croit l'auteur.

C'est depuis cette époque que les Anglais l'ont adopté pour leur air national.

Les travailleurs.—Avant que de commencer vos ouvrages pénibles du printemps, après un hiver de repos, votre système a besoin d'être purifié et de se renforcer pour prévenir et guérir d'une attaque de fièvre ou d'autres maladies du printemps qui vous seraient préjudiciables pendant une saison d'ouvrages. Vous sauverez du temps, vous éviterez beaucoup de maladies et économiserez, si vous faites usage d'une bouteille des AMERS de FOUBLON dans votre famille durant ce mois. Ne différez pas. Voir une autre colonne.

LA GUERRE DU PACIFIQUE

D'après une correspondance du Chili, les conditions de paix que le gouvernement chilien est disposé à accepter sont celles-ci : La Bolivie renoncera à tous droits sur Atacama jusqu'au Loa, qui deviendrait la ligne frontière entre le Chili et le Pérou. Cette dernière puissance paierait une indemnité de guerre de \$200,000,000, et le Chili retiendrait le district de Tarapaca en garantie du paiement.

Le gouvernement péruvien a rendu des décrets privant l'ex-président Prado de ses droits de citoyen, et le condamnant à la dégradation militaire, à raison de sa conduite ignominieuse pendant la campagne contre le Chili et de sa fuite de son pays ; dégradant les officiers qui étaient à Iquique lors du débarquement des Chiliens, pour s'être fait délivrer des passeports comme non belligérants par les consuls étrangers ; enfin, dégradant les consuls Manuel Velarde, Manuel Prado et Manuel Ortez, pour leur lâcheté à la bataille de San Francisco.

UNE ANCIENNE PROPHÉTIE

A propos des anciennes colonies françaises de l'Amérique du Nord, on lit dans un journal français :

Les hommes que la France envoyait dans ces stations lointaines, souvent sans espoir de retour, étaient solidement trempés, dignes en tout de la mère-patrie. Cartier, Frontenac, Montcalm, ont laissé au Canada une renommée impérissable, et dans la Louisiane, Cavalier de LaSalle, découvreur du Mississipi, où sur les grands lacs le Père Marquette.

D'autres, dans un rang plus modeste inconnus jusqu'aujourd'hui, donnaient par instants la preuve dans ces régions alors presque dépourvues de tout, d'un esprit de pénétration des plus rares et de visées politiques supérieures. Veut-on, par exemple, savoir comment Degoutin, trésorier du roy en Acadie, dans un mémoire encore inédit sur le Canada et la Nouvelle-Angleterre, écrit en 1710, juge la situation respective de la France et de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord ? Qu'on lise les lignes suivantes, véritablement prophétiques :

"Le Canada, ayant les sauvages contre lui, gagnés par les présents des Anglais, se soutiendra avec peine. Ces vastes provinces ne faisant plus d'obstacle à la Nouvelle-Angleterre, elle deviendra infiniment plus puissante, et ne faisant plus qu'un même continent et une suite de terres, de l'île de Terre-Neuve jusqu'à la Floride, la vieille Angleterre ne s'imaginera pas que ces diverses provinces se réuniront et, secouant le joug de la monarchie, s'érigeront en démocratie. Une bonne tête fera éclorre ce dessin."

Cette bonne tête, annoncée par notre prévoyant compatriote, devait être Washington, qui alors n'était pas encore né.

LA VIE D'ARTISTE

Aux poètes, aux artistes, aux littérateurs, à tous ceux qui ont besoin de courage pour travailler, nous conseillons de lire l'admirable écrit qui suit :

Hier, j'ai fait la connaissance du jeune sculpteur, M. Suchetet, qui a remporté le Prix du Salon, c'est-à-dire quatre mille livres de rentes pendant trois ans, sans compter que, selon toutes les probabilités, l'Etat lui commandera le marbre de *Biblis*. M. Suchetet partira au mois de janvier pour l'Italie. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, doux, timide, portant encore écrite dans sa physiologie malade, la fièvre typhoïde dont il relève à peine.

M. Suchetet est Champenois ; son histoire est celle de tous les jeunes artistes qui s'élancent dans la carrière sans ressources. Comment vivent-ils pendant les longues années qui s'écoulent entre le premier début et le premier succès ? Eux-mêmes seraient embarrassés de le dire. Quand on sort de ces longs jours de privations, on ne se souvient pas plus des détails que des divagations pendant le délire. La misère a ses fièvres comme toutes les maladies ; avec les hallucinations disparaît le souvenir. De ma vie, je dois l'avouer, ma carrière ne m'a procuré de plus douce satisfaction que celle qui m'est venue hier de la visite de M. Suchetet. On ne tient pas pendant vingt ans une plume dans le journal le plus répandu de Paris, sans qu'on se blase sur les incidents quotidiens de la vie : les banales visites

de remerciements nous deviennent indifférentes autant que les dénigrement des mécontents.

Pour la première fois depuis bien longtemps, je me suis trouvé hier en présence d'une nature d'artiste primésautière, attendrie sans afféterie, et me racontant avec la simplicité la plus exquise l'histoire de ses terribles luttes, le tout sans emphase, sans préparation et avec une sincérité dont on jugera. Le vaillant garçon semblait profondément ému du changement qui, depuis quelques semaines, s'est opéré dans sa vie. Jusqu'alors c'était l'existence misérable des jeunes sculpteurs, plus dure que celle des peintres, parce qu'ils n'ont pas la ressource du croquis, de la pochade, du portrait rapide ; j'en sais qui, aux environs de la barrière Montparnasse, ont, par le dernier hiver, travaillé sans feu dans un hangar humide ; c'est épouvantable.

Le jeune Suchetet caressait le projet de débiter au Salon par un groupe important dont il avait fait l'esquisse. Mais aussitôt il dut renoncer à cette illusion et revenir à l'idée d'une simple figure, à cause du prix des modèles ; c'est ainsi qu'il arracha à la vie quotidienne, déjà si maigre, le prix d'établissement de son œuvre. Quand la *Biblis* fut terminée, le sculpteur, atteint de la fièvre typhoïde, s'alita ; il n'avait pas seulement dépensé dans son œuvre tout son talent, mais encore toute sa santé. Et sur ce l'échéance approchait où il fallait livrer les envois du Salon. On ne venait pas chercher cette figure qui, pour M. Suchetet, représentait toute la vie future. Le mal s'aggravait encore sous le coup de cette préoccupation. "A la fin, me dit-il naïvement, j'étais résigné, je n'avais plus aucun espoir."

Le pauvre garçon ne devait pourtant pas manquer cette occasion espérée de se mettre en évidence. Il est rare qu'un grand artiste ne soit pas en même temps un grand cœur. M. Paul Dubois, l'illustre statuaire, fit enlever la *Biblis* de l'atelier humide du malade et l'envoya au Salon. Entre la date de la livraison et l'ouverture du Salon, M. Suchetet guérit ; il sortit pour voir sa figure au Salon. Ici je lui laisse la parole, car je ne trouverais jamais pour dire ce qui se passa ensuite des termes plus touchants dans leur simplicité.

Alors, fit le jeune Suchetet, je rencontre un ami qui me dit : "Avez-vous lu le *Figaro* et l'article de Wolff ?" Vous avez été trop bon pour moi pour que je vous dise une banale flatterie. Non, monsieur, je n'avais jamais entendu prononcer votre nom, je n'avais jamais lu votre journal, voilà la vérité ; car je travaille du matin au soir, je n'ai pas le temps de lire quoi que ce soit et je ne vais jamais au café où l'on trouve le journal. En lisant cet article, j'ai eu comme un éblouissement ; puis la fièvre m'a saisi et j'ai cru que je retomberais plus malade que par le passé. Ce n'était rien... la joie ! Je n'y étais pas habitué et elle me surprenait comme un mal affreux. Ce n'était rien encore ! Le lendemain je reçus plusieurs lettres ; de trois côtés à la fois on me proposait de m'acheter ma figure, à moi qui, la veille, n'aurais pas trouvé, en échange de mon travail, de quoi faire le plus maigre repas ! Allez, monsieur, cela fait beaucoup de bien et énormément de mal à la fois que de sortir ainsi, sans transition, de la vie la plus obscure et d'entrevoir subitement un avenir plus souriant. C'est mon succès, monsieur, qui m'a guéri ; d'ailleurs j'étais à bout de forces et je n'aurais pas pu recommencer. Maintenant je suis à l'abri et je montrerai à ceux qui m'ont encouragé que je ne suis pas un ingrat ; je vais répondre à leur bienveillance par une œuvre digne d'elle. Vous verrez monsieur, vous verrez mon prochain Salon.

Et comme j'objectais que le jury aurait bien pu lui donner une première médaille, le jeune Suchetet ajouta :

—Oh ! ne dites pas cela, monsieur, le jury m'a comblé.

—Alors vous êtes heureux ?

—Si je suis heureux ! monsieur. Voyez si j'ai le droit d'être heureux !

Et alors le jeune Suchetet, d'une main rendue tremblante par l'émotion tira de sa poche une lettre que le matin même il avait reçue de Copenhague. Le directeur du Musée lui demandait une épreuve de la *Biblis* dont il avait lu l'éloge dans le *Figaro*. Sur le déshérité d'hier pleuvait un commencement de fortune et de gloire.

Ce n'est pas pour me vanter d'avoir contribué à faire connaître un artiste inconnu que j'écris ces lignes. Je les publie comme une espérance et une consolation pour les jeunes sculpteurs pauvres qui, d'un autre côté de l'eau, attendent dans la résignation et la misère, l'heure du premier succès. C'est pour vous mes jeunes amis inconnus, que je publie cet article ; il ira porter dans vos ateliers comme un rayon qui soutiendra vos courages, peut-être chancelants. Allons, mes amis, à l'œuvre ; pas de défaillances ! Marchez droit devant vous dans les sentiers arides de la carrière artistique ! La route est pénible au-delà de toute expression, mais aussi, au but, quelles joies inconnues au vulgaire ! Mes vœux sincères accompagnent votre labeur encore obscur, comme ma plume sera heureuse de constater un jour votre triomphe. Courage ! mes jeunes amis, courage !

ALBERT WOLFF.

Une anglaise, miss Agnès Beckwick, âgée de dix-huit ans, qui s'est rendue célèbre par son aptitude pour la natation, et qui a parcouru, l'année dernière, en remontant la Tamise, la distance de huit lieues en six heures et demie, vient d'accomplir, raconte le *Standard*, un nouvel exploit plus extraordinaire.

En présence de sa mère, de son père, professeur de natation très connu à Lonres, et d'une foule de curieux, elle a nagé durant trente heures consécutives dans le grand bassin de la Baleine, à l'aquarium de Westminster. Pendant les premières heures, miss Beckwick a fendu l'eau avec vigueur en se livrant à toutes sortes d'évolutions d'une habileté remarquable et même en valsant autour du bassin. Bien que, d'après les conditions du pari, il lui fût permis de sortir de l'eau une fois et de se reposer une demi-heure, elle n'a pas voulu profiter de cette faveur. A l'heure des repas, ses parents lui donnaient du thé, de la viande et du poisson.

Un phénomène bien rare et d'un grand intérêt scientifique vient d'être observé à l'Hôtel-Dieu de Caen, dans le service du Dr Denis-Dumont, chirurgien en chef. Sur une jeune fille de dix-sept ans, décédée le 9 juin, on a constaté une inversion complète des organes thoraciques et abdominaux. Tous les viscères, bien que d'une forme et d'une structure parfaitement normales, ont subi un déplacement tel que ceux du côté droit sont logés à gauche et réciproquement.

Ainsi, c'est le poumon gauche qui présente trois lobes, tandis que le poumon droit n'en a que deux. Le cœur est situé à droite, et la crosse de l'aorte dirigée du même côté. Le foie occupe l'hypocondre gauche ; l'estomac et la rate ont pris sa place dans l'hypocondre droit. Enfin, la masse intestinale elle-même a éprouvé un mouvement d'inversion analogue.

Néanmoins, les rapports des organes entre eux sont parfaitement conservés, en sorte que cette étrange disposition n'enlevait rien à l'intégrité des fonctions.

—On télégraphie de Buffalo :

Un Français, arrivé il y a un peu plus d'un an, prenant le nom d'Edouard Lefèvre, et se disant duc, se trouve n'être qu'un imposteur. Avec l'aide d'amis qu'il s'était créés ici, il s'est lancé dans les affaires de bijouterie, et peu après il a reçu de nombreuses lettres, soi-disant venant de France, annonçant que ses propriétés allaient être vendues moyennant 250,000 francs, que sa bibliothèque et son argenterie formeraient la cargaison d'un navire, etc. Sur la foi de ses lettres, il a escompté \$10,000 à diverses personnes de cette ville, par sommes variant de \$100 à \$1,000. De plus, il a épousé la fille de son propriétaire, et y a une dizaine de jours, et le 9 courant il a décampé. On le croit au Canada.